L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: Rue de Chartres, No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 21 FEVRIER 1868 Entre les rues Bienville et Conti.

DUFOUR & LIBERT,
PROPRIÉTAIRES - ÉDITEURS.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
EDITION QUOTIDIENNE.
Par an, $14; par semestre, $8; par trimestre, $5
Prix d'un exemplaire, 10 cents.
EDITION BI-HEBDOMADAIRE
Paraissant le Mardi et le Samedi
Par an, $8; par semestre, $5.

TARIF D'ANNONCES.
Les annonces judiciaires, placées à côté du rôle des ventes diverses parties du journal, coûtent $1 50 le carré pour la première insertion, et 75 CENTS le carré pour chaque insertion subséquente.
Les annonces transitoires de la page éditoriale coûtent $1 50 le carré pour chaque insertion.
Les annonces publiées par libre vente, coûtent comme annonces judiciaires pour chaque insertion.
Les annonces en mode, dans la page éditoriale, coûtent $20 net le carré par mois.
Les personnes faisant régulièrement et souvent des annonces seront, sur les prix indiqués ci-dessus pour les annonces transitoires, toi comptés qu'il leur convient avec elles; mais dans aucun cas, on ne comptera de dépêches de moins de $1.
Toutes les réclames d'annonces d'ailleurs coûteront 10 cents par ligne pour chaque insertion.
Toute annonce transitoire doit être payée d'avance.
Les annonces dont le nombre d'insertions ne sera pas indiqué seront publiées six fois.
Les comptes des personnes faisant régulièrement des annonces leur sont envoyés à la fin de chaque mois.

NOUVELLE-ORLEANS:
VENDREDI MATIN, 21 FEVRIER.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Pour les détails, voir les annonces.

Par le Shérif, à la Bourse des Négociants et des Encaissures.—Un lot de terre avec toutes les bâtisses qui y trouvent dans l'îlot borné par les rues Liberty (St-Pax), Howard (Grande), de la Commune et Gravier—Ainsi, deux terrains dans la Deuxième District, dans l'îlot borné par les rues Dorsan, Bienville, Tonti et Robichaux.—Un terrain dans le Premier District, borné par les rues Nouvelle-Levée, Tchoupitoulas, Delord et Saint-Market avec toutes les bâtisses qui s'y trouvent.

Par D. E. Morphy, au troisième étage du magasin No 47, rue des Messieurs—Un assortiment général de marchandises sèches, habillements, chaussures, chapeaux, ustensiles, &c.

Par O. Lemonnier, au No 43 de la rue de Chartres—Habillements d'été.

Par S. Guinault, coin Bienville et Passage de la Bourse—Meubles.

Par A. Fellner, au No 48 de la rue de Chartres—Marchandises sèches, habillements, lingerie, &c.

Par Louis Stern & Bros., au No 38 de la rue de Camp—Soieries, ombrelles et broderies.

Par Eugène Tourna, coin Julia et Baronne—Contenu et installations de café.

Par Hoffman, Marks & Co, au No 34 de la rue de Chartres—Marchandises sèches et lingerie.

(☞ Achetez vos cosmétiques et chocolats chez M. Ernest Turpin, 93 Vieille-Levée.

ATTENTION!

Propriété améliorée de valeur à l'encan par le Shérif.

Nous appelons l'attention publique sur les ventes aux enchères publiques qui auront lieu, aujourd'hui à midi, à la Bourse des Négociants et des Encaissures, rue Royale, par le ministère du Shérif, de plusieurs propriétés améliorées de valeur, savoir:

1o Un terrain, avec les bâtisses et améliorations qui y trouvent, situé rue Liberty (autrefois St-Paul) entre les rues de la Commune et Gravier, même District.

2o Deux terrains, avec les bâtisses et améliorations qui s'y trouvent, situés rue Bienville, entre celles Tonti et Robichaux, Deuxième District.

On peut voir les plans à la Bourse.

Pour le détail et les conditions voir aux annonces.

☞ Nous sommes requis d'appeler l'attention sur la vente de marchandises sèches, notions, habillements divers, meubles, chapeaux, ustensiles, ameublement, qui doit avoir lieu, qu'il faire aujourd'hui, à 10 heures, au magasin d'encan de D. E. Morphy, encanteur, No 47 rue des Magasins.

Les voleurs et l'autorité.

Il ne se passe pas de jour qu'un vol audacieux ne vienne grossir la liste déjà nombreuse dont notre ville est le théâtre depuis quelques mois. L'impunité, assurée dans la plupart des cas, aux malfaiteurs, les enhardit au point qu'ils s'attaquent même aux magasins placés sous la surveillance de gardiens spéciaux et qu'ils vont jusqu'à tenter de dévaliser le trésor municipal, à l'Hôtel-de Ville, en face du quartier général de la police. Mesdames les voleurs ont juré de mettre à l'épreuve la patience de nos autorités municipales et des agents de la force publique. La Nouvelle-Orléans pourrait, en ce moment, être comparée à une de ces villes du moyen âge, où, l'heure du couvre-feu sonnée, le haut du pavé appartenait aux larrons et aux coupe-jarrets, et où tout bon bourgeois devait rester enfermé dans sa maison, sous la protection de cadenas, de verrons et de triples serrures.

Qui est responsable d'un pareil état de choses, honteux pour une ville policée? Les contribuables paient grassement un maire assisté de nous ne savons combien de secrétaires et d'employés, quatre recorders, un chef et une force de police de cinq cents hommes environ; ce n'est pas assurément pour être exposés à voir leurs maisons dévalisées et eux-mêmes arrêtés la nuit au coin des rues par les coquins qui se ablent s'être donné rendez-vous dans cette ville pour y livrer à une exploitation régulière de leur malfaisante industrie?

Si les citoyens en sont réduits à se protéger eux-mêmes, autant vaut supprimer une bonne fois le budget de six cent mille piastres qui sert à payer les soi disant gardiens de la sureté publique, ce sera une économie fort utile pour le trésor municipal. Il faudra en arriver là, à moins que d'une manière ou d'une autre, on ne réussisse à rendre la responsabilité qui pèse sur les autorités municipales et leurs agents aussi efficace qu'elle est illusoire à présent.

Le maire actuel qui a réorganisé la police à son entrée en fonctions, a la plus lourde part dans cette responsabilité, et c'est à lui qu'il faudrait tout d'abord demander compte de la négligence de ses subordonnés. On dit hautement que la composition actuelle du corps de police est détestable, et avec accusations si communes de négligence, vieuneut, de la quelques cas, se jouire de graves soupçons de connivence. Il y aurait lieu, il nous semble, de procéder à une enquête minutieuse et de faire une épuration complète de la police. Mais ce ne suffit pas de choisir des agents, sur la probité desquels n'y ait rien à dire, il faut savoir les rendre responsables.

Lorsqu'un vol d'une certaine importance, comme celui qui a eu lieu rue Royale on chez M. Kloppenburg, est commis avec des circonstances aggravantes qui décèlent la coopération de plusieurs voleurs d'entrée, nous croyons que le watchman, chargé de la garde de l'îlot où le fait s'est passé, devrait être puni, soit par une réduction sur son salaire, soit par une suspension ou une destitution, suivant les cas, et que le lieutenant du district devrait être mis en demeure, sous peine de suspension ou de destitution, de trouver, dans un certain délai, les auteurs du vol. Ce serait le meilleur moyen de stimuler le zèle de ces agents.

Nous l'avons dit bien souvent, le rôle des watchmen se borne à l'arrestation de quelques ivrognes ou de quelques malheureuses filles de joie; mais ces agents servent très peu à la protection des personnes et des propriétés, et ils ne sont nullement redoutés des malfaiteurs qui savent profiter de leur absence ou de leur inertie à la provoquer. Aussi avons-nous toujours demandé qu'on en diminuât le nombre et qu'on réorganisât la police secrète sur de nouvelles bases, en interdisant à celle-ci de recevoir des récompenses des particuliers volés et en la contraignant à faire son devoir dans tous les cas dans l'intérêt de la société. Nous engagerons le nouveau Conseil à prendre l'initiative de cette réforme.

L'activité de la police ne remédierait qu'à moitié au mal, car elle n'aboutirait qu'à l'arrestation des voleurs. Or, tandis que les pauvres diables qui, poussés par la faim peut-être, ont commis quelque petit larcin, sont rigoureusement incarcérés, les voleurs de la *haute pègre*, comme on dit en argot, se font immédiatement relacher sous une caution insignifiante fournie par un de leurs complices, et, après une disparition momentanée, reviennent recommencer leurs exploits.

Un de nos confrères cite un individu, compromis dans deux vols très graves avec effraction, et qui a été élargi dernièrement sous une caution de mille piastres. Il est inconcevable qu'un homme aussi dangereux soit relâché avec une pareille facilité. Ces choses là se pratiquent journellement, cependant, et l'on se demande quels sont les motifs qui engagent les recorders à se montrer aussi indulgents. Il appartient, selon nous, à l'avocat général et à l'avocat de district d'examiner ces faits et de prendre les mesures que la loi peut autoriser non seulement contre les malfaiteurs, mais encore contre les agents de l'autorité qui auraient failli à leur devoir.

Il y a dans notre législation, une lacune regrettable, c'est le manque de corrélation entre les fonctionnaires de l'ordre judiciaire et les magistrats chargés de l'instruction préparatoire comme les recorders, et les agents de la force publique. Cette lacune ne peut être comblée que par une loi. Mais, néanmoins, dans l'état actuel de la législation, les avocats de l'Etat peuvent encore exercer une initiative utile, et nous appelons leur attention sur les faits que nous venons de signaler.

Mattaso, Vasse, Fiedentzer.—M. G. B. Gandolfo, voyageur d'Europe avec un stock considérable et bien choisi de statues de marbre de Carrara, de vases, pédestaux, tables, pendules de bronze, verrerie de Bohême, articles plaqués, cristallerie, statues d'albâtre et aussi quelques uns des produits les plus remarquables exposés de Paris, fera vendre bientôt toutes ces marchandises précédemment par MM. Mattaso & Bossetti, à la place d'encan de Crescent, rue Carondelet 74. L'époque de la vente et les détails relatifs seront donnés dans quelques jours.

THÉATRE DE L'OPÉRA.—Demain, samedi, on donnera la première représentation de l'opéra bouffe d'Offenbach, *Orphée aux Enfers*. Cet ouvrage a eu à Paris cinq cents représentations consécutives au théâtre des Bouffes parisiens. Il abonde en motifs originaux et piquants, connus déjà par les nombreux quadrilles auxquels Orphée a donné naissance. Mademoiselle Lambelet chantera le rôle d'Eurydice, M. Decré celui d'Orphée, M. Lechevalier celui d'Aristée et de Pluton, M. Chamouin celui de Jupiter, mademoiselle Amélie Hiary celui de Cupidon. Les autres rôles seront remplis par MM. Gilbert, Gauthier, Krepe, Paulian, et mesdames Boudet, Tholer, Cavé, Legrand, Marie Hiary et Caddie.

On annonce pour dimanche le drame populaire de *Marie-Jeanne*, avec *La belle Hélène*.

LA FOIRE AUX BIENVILLE.—Nous sommes allé, hier, rendre une visite à la foire de charité qui se tient à la salle allemande, rue Bienville, au profit de la Société israélite d'éducation. La salle a été décorée avec beaucoup de goût, et il y a un assez grand nombre de comptoirs improvisés dont les honneurs sont faits par de gracieuses marchandes volontaires. Des rafraichissements et des collations sont offerts aux visiteurs qui n'ont que l'embarras du choix entre les tables chargées de choses délicates et appétissantes. Entre autres objets mis en loterie nous avons remarqué une poudre avec un mécanisme qui fait sauter en mesure des danseuses de corde.

Nous devons des remerciements à madame Henry S. Jacobs, présidente de la foire et à ses aimables assistantes madame S. Kroeger et mademoiselle Fanny Harby, pour l'excellent bol de punch et le gâteau exquis qu'elles nous ont envoyés. Nous recommandons aux visiteurs la table que tiennent ces dames.

La foire sera ouverte aujourd'hui et dimanche après-midi; la clôture en aura lieu lundi prochain.

CONCERT DE MADEMOISELLE FILOMENO.—Cette jeune virtuose, qui possède à la fois un talent réellement merveilleux sur le piano, et un talent réellement merveilleux sur le violon, donnera, ce soir, au Théâtre National, un grand concert vocal et instrumental. Mademoiselle Josefina Filomeno est une jeune Chilienne d'une quinzaine d'années, qui vient de compléter à Paris son éducation musicale sous la direction des maîtres les plus éminents; et elle s'est arrêtée dans notre ville avant de retourner dans son pays. Nous recommandons cette soirée à notre public toujours si libéral envers les talents artistiques. Mademoiselle Filomeno exécutera des compositions, pour le piano, par Liszt, Gottschalk, Thalberg, et un concerto en *fa* mineur, pour le violon, par Mendelssohn, ainsi que des morceaux de Paganini et de Vieuxtemps. Elle sera assistée dans ce concert par plusieurs artistes et amateurs de talent.

MISTICK KREW OF COMUS. — Nous avons reçu une carte historiée portant cette devise cabalistique et cette mention "Théâtre des Variétés", 25 février 1868. Nous ne manquerons pas au rendez vous, sûrs que je serai ce quelles surprises agréables les gais disciples de Comus réservent à leurs invités, et voulant en faire part à ceux de nos lecteurs qui n'auront pas eu le privilége d'assister aux mystères de la nuit du Mardi-Gras.

BANQUE DE L'ETAT.—Dimanche prochain, 23 du courant, à 10 heures, au Bureau des Bienfaisance des jeunes gens du Crescent et St. Mary, se formera en procession pour aller chercher, une bannière dans le Quatrième District. De l'endroit, rendu de rues Washington et Chestnut on cette bannière lui sera remise, la procession reviendra dans le Second District pour la faire conserver à la cathédrale. Après la cérémonie, la Société reprendra sa marche pour aller aux Champ Elysées, et de là par la rue Royale jusqu'à la rue Poydras d'où elle reviendra par la rue des Remparts à son local ordinaire où une collation aura lieu pour ses membres et leurs familles respectives.

Une annonce insérée plus loin donne l'itinéraire de la procession.

Compagnie d'Assurance Mutuelle du Feu.—Nous publions dans une autre colonne le bilan annuel de cette Compagnie. On verra que les primes se sont élevées dans l'année finissant au 31 décembre 1867 à la somme de $231,580, les pertes et les dépenses à $127,740 72. Le surplus net s'élève actuellement à $776,766 41. Cette compagnie a malheureusement eu une d'existence, et sa prospérité est due à l'excellente administration de M. Alfred Moulton, son président, et de M. A. Wallace Hunter, son secrétaire. M. Wm. M. Perkins en est le vice-président, et le conseil des directeurs se compose de négociants connus et estimés. La compagnie assure contre les risques d'incendie et contre les risques maritimes.

CHRONIQUE LOCALE.

TEMPÉRATURE—19 février.

THERMOMÈTRE DE C. DUHAMEL, OPTICIEN, Encoignure Bienville et Chartres.

6 heures A. M.	60 degrés.
Midi	67
3 heures P. M.	69 1/2 "
6 heures P. M.	67 "

ASSEMBLÉE DE CITOYENS.—Malgré le mauvais temps, nombre de citoyens du 6e ward, conformément à l'appel du comité exécutif d'Etat, se sont réunis hier soir à la maison d'Ecole de la rue de l'Hôpital. Sur motion de M. Seghers, M. A. Chaffe a été appelé au fauteuil et M. Pouly a été nommé secrétaire *pro tem*. Après quelques remarques sur l'objet de la réunion, il a été nommé des organes. Sur motion immédiate, M. Pouly a fait la motion d'ajourner à lundi à cause du mauvais temps et afin d'avoir une plus nombreuse assistance. Cette motion a été appuyée par des considérations pour un très grand meeting et que des orateurs très distingués s'y feront entendre.

LE MEURTRE DE ROGER.—Hier matin John Maddox a été traduit devant le recorder Nevill, pour répondre à l'accusation d'avoir tué John Roger. Le prévenu a demandé un délai de quelques jours pour faire venir des témoins essentiels dans l'instruction de son affaire. Maddox avec son air d'innocence et de componction avait les sympathies et en outre la pitié, car il est estropié. Son affaire est donc renvoyée à lundi.

EXISTENCE EN L'AIR.—Ed. Lee n'avant pu établir devant la police correctionnelle qu'il avait des moyens visibles d'existence, après avoir bien d'existence, a été envoyé au Workhouse pour 90 jours.

AFFAIRE DA ROCHA.—Cette affaire a été appelée, hier, devant la Première Cour de District. Les témoignages ont été déjà publiés dans l'*Abeille*. Nous ne l'instruction faite devant le recorder; ils ont tous été soutenus sans que rien de nouveau ait été produit. Le jury, hier, ne s'était pas encore accordé pour rendre un verdict, et il a été fermé dans la salle des délibérations. Ce matin peut-être un verdict sera rendu.

Dubuc, une des parties accusées, avec Da Rocha et sa caution Henry Benito n'ont pas paru devant la cour.

PREMIÈRE COUR DE DISTRICT.—Les cautions dans l'affaire Davis et John Watson, accusés du grand vol Lilienthal, commis il y a environ un an rue du Canal, ont été déclarées forfaites hier. Ils avaient été tous deux admis à fournir une caution de $1,000 par le juge Fellows, et, à cette époque, M. Dufour, qui remplaçait temporairement le juge Howe pendant son absence, et leur caution était un certain Geo. Foster, qui bien, une maison de joie, rue Toulouse et qui est accusé aujourd'hui de complicité avec Watson, dans cet autre grand vol exécuté aux dépens de Fernandez et Villa, marchands de cigares, rue Royale.

ACCUSATION.—Le Grand Jury a lancé des actes d'accusation contre l'ex-commissaire des rues Wm Baker pour malfaisance dans l'exercice de sa place et contre ses dépositaires Wm Brown et L. C. d'Homergue et contre l'assistant-alderman J. W. Perkins, président du comité des rues et débardeurs de ce Conseil pour extorsions.

COUP DE FEU.—Giovani Bulleford a été arrêté, hier, sur l'accusation d'avoir tiré sur un nommé Mesnin avec intention de le tuer. Mesnin avait déjà été contre lui dans une affaire de contrefaçon et il avait été menacé par Bulleford.

PUITS DE GAZ.—De nouveaux sondages, rue Gravier, No 166, ont fait découvrir une autre source de gaz à quelque portée du magasin de M. Knight. Le gaz a jailli à 49 pieds de la surface, c'est-à-dire à 7 pieds de plus de profondeur que la première. Ils prétendent qu'il y a un lit de pétrole au fond de toutes ces découvertes.

FAIR GROUNDS.—Il y aura demain et dimanche, une grande fête aux Fair Grounds. L'aéronaute, M. Louis Bulsky, fera une ascension en ballon à cheval de demi-heure de la journée. Herr Leisel, du Museum, entrera dans la cage de quelque lion, et les frères Manco exécuteront quelques uns de leurs tours extraordinaires de force, d'adresse et d'agilité qui émerveillent tous les soirs les habitués de l'Académie de Musique.

Il y aura en outre une course au trot et des danses demain, et le fameux corps de musiciens de Jaeger se fera entendre dimanche sur la plateforme.

EVASION MANQUÉE.—John Driscoll, Chas. Lester, Wm. Martin, J. P. Martin, John Harris et Hugh Kennedy, suspects et vivant on ne sait comment, ont été requis par le Recorder Gastinel de fournir chacun une caution de $1,000 ou d'aller au Workhouse pour 6 mois. Ils ont essayé de s'évader en faisant un trou à leurs cellules, mais ils ont été découverts par le portecles.

Le même recorder a renvoyé en prison, pour un interrogatoire ultérieur, le nègre Ed. Mélayer accusé par F. Escanagrieli, d'avoir chez un cash box, valant $4 50, en présentant frauduleusement que M. Henry Peychaud l'avait envoyé chercher la boite.

CONVENTION, 6e jour.—Underwood demande que le règlement soit suspendu et que la Constitution soit adoptée dans son ensemble.

M. Keogan propose de prendre la Constitution article par article.

Wickliffe demande que les deux rapports du comité d'arrangement et d'impression soient pris ensemble afin d'expédier la besogne.

Le juge Crawford demande qu'il soit nommé un comité de cinq membres pour réviser le style et l'arrangement des matières. Adopté. Sont nommés membres du comité messieurs Cooley, Wagner, Crawford, Crane et Pinchback.

Wickliffe demande que l'autre comité soit déchargé. Adopté.

La Convention s'ajourne à samedi 22, à midi.

DISCOURS DE M. THIERS.

Corps législatif.

Séance du 30 janvier.

DU SUR LA PRESSE.

M. le président Schneider.—La parole est à M. Thiers.

M. Thiers.—Je viens, messieurs, moi aussi, vous entretenir de la presse, sujet si grave, si délicat, et tellement inévitable sous tous les régimes, qu'à toutes les époques il a été l'objet des délibérations des grands corps de l'Etat.

Avant de m'engager dans cette discussion, je demande la permission de vous présenter quelques réflexions générales et préalables, qui sont comme le vestibule naturel de la question.

Depuis trois quarts de siècle, la France s'est trouvée successivement placée sous des gouvernements de toute sorte. Elle a été d'abord sous la monarchie absolue, puis sous la monarchie constitutionnelle, enfin sous la république. Et puis, par un mouvement de réaction, la France a été rejetée en arrière et elle a recommencé à peu près la même série: de sorte qu'elle a épuisé toutes les formes connues de gouvernement. Voilà pour les choses.

Quant aux personnes, elle a eu trois dynasties. Elle a, à dire que parmi tous ces gouvernements il n'y en ait eu aucun de bon, ou que la France soit ingouvernable? Non, messieurs, toutes les formes de gouvernement, suivant les temps et les lieux, ont réussi quelque part. Et quant à la France, elle n'est pas ingouvernable; elle est en peut vive peut-être, mais elle est soumise quand on ne s'obstine pas à contrarier son génie naturel. (Très bien! à la gauche de l'orateur.)

En présence d'une pareille situation, je me suis demandé, à toutes les époques de ma vie, quel était le devoir des bons citoyens: je me suis toujours dit qu'en prenant pour point de départ ce qui est, il fallait rechercher quelles étaient les formes indispensables d'un bon gouvernement. Pour moi, elles se réunissent toutes dans les conditions indispensables pour que la nation se gouverne elle-même (Nouvelles marques d'approbation.) dans ce que j'ai qualifié de libertés nécessaires. Ce sont les libertés qu'il faut demander à toutes les dynasties: à toutes les formes de gouvernement! à la monarchie, pour échapper à ce qui est si dangereux, le gouvernement d'un homme (Très bien! très bien à la gauche de l'orateur.) à la république, pour échapper à ce qui n'est pas moins dangereux, le gouvernement d'une fraction. (Vive et bruyante approbation sur un grand nombre d'autres bancs.)

Oui, ces libertés sont de celles qu'il faut demander impérieusement à ceux qui en aiment le plus, et accepter avec gratitude de ceux qu'on aimerait le moins. Je les ai demandées à tous les gouvernements sous lesquels mon âge m'a placé. Il y a près de quarante ans que je demandais à la Restauration, dans les termes qui vous surprendraient peut-être par leur précision et par leur conformité parfaite avec les termes que j'emploierai aujourd'hui pour les demander encore.

Une révolution est survenue. J'étais étranger à la nouvelle monarchie comme je l'avais été à l'ancienne. Elle m'a fait l'honneur de me distinguer: je l'ai servi avec dévouement, mais je lui ai toujours demandé ces libertés nécessaires dans leur application absolue.

Lorsqu'il m'arrivait quelque chose de vif, mauvait dans la pratique, avec douleur je me suis séparé de ces princes, mais n'ai jamais le respect et la reconnaissance que je leur devais pour m'avoir tiré de mon obscurité.

La République est venue; je n'ai pas eu à lui demander ces libertés nécessaires, mais je lui ai demandé de ne pas les dépasser.

Puis est venu l'empire qui vient les a ôtées; je lui ai demandé, je l'ai demandé encore de ne les rendre. (Nouvelles approbations sur plusieurs bancs.)

Quant à moi, je suis convaincu d'une chose; c'est que si les partis ont la sagesse d'oublier leurs souvenirs, leurs préférences pour les personnes et les choses, ils savent se rédiire à ces libertés indispensables, elles triompheront de toutes les résistances, et que les gouvernements qui auront eu la sagesse de les accorder, trouveront enfin le calme, la sécurité, la durée qu'ils n'ont jamais obtenue.

Eh bien, quelle place occupe dans ces libertés nécessaires la liberté de la presse?

Elle n'est pas la plus attrayante, mais elle est la plus nécessaire. C'est la liberté de penser.

Quand une nation vaut faire ses affaires, il faut qu'elle y pense, qu'elle y pense librement, librement de volonté et les faire prévaloir. Donc, la liberté de la presse est théoriquement et pratiquement la plus nécessaire de toutes.

Je conviens que le sujet est difficile.

Nous avons traversé des temps pleins de passions. C'est la presse qui a donné à ces passions leur expression la plus vive; et lorsqu'il s'agit de relâcher les liens de la presse, je comprends qu'on craignele retour des orages. Mais si nous ne savons pas nous détacher de nos impressions personnelles, comment pourrons-nous jamais prendre sur ce sujet une résolution ferme et éclairée? Pour voir la question de haut, il faut s'élever au dessus des passions. Quand on a vu que les contrées obscures se dissipent et s'éclairent sous le regard.

Nous sommes au trois quarts à peu près du dix neuvième siècle, et nous sommes à dire que nous avons traversé le plus agité de tous les siècles. Cependant tous les siècles ont été agités. Pourquoi? Parce que tous ont en quelque chose de considérable à faire, leur part à accomplir dans l'œuvre magnifique de la civilisation, commencée il y a trente siècles. Oui, tous ont contribué à amener l'homme de l'état de ignorance grossière, de misère profonde, de violence et de barbarie, à l'état de repos, de bien-être relatif, de vaste savoir, de respect du droit, qui caractérise les peuples policés.

Lorsqu'un place chaque siècle dans ce vaste cadre, on découvrait que les douleurs de chacun se mesurent aux services qu'ils ont rendus; leur gloire se mesure à ces services.

Dieu, en faisant l'homme, ne l'a pas fait oisif et indifférent; il lui a ouvert une vaste carrière, mais une carrière profondément laborieuse.

Vu grand génie de l'antiquité, Pline l'ancien, a décrit en termes amers la destinée de l'homme: l'andia, dit-il, que la nature a jeté sur la terre les animaux pourvus de tout ce qui leur est nécessaire, vêtus, armés et guidés par un instinct sûr, martyre plus que mère, elle a jeté l'homme nu, sans force, sans défense.

La première sensation de l'homme est une douleur; son premier cri est un gémissement appelé à commander aux autres, il entre dans la vie par les douleurs.

Eh bien, Pline n'a vu que la moitié de la destinée de l'homme. Cet être dépourvu de tout, il prend aux animaux tout ce qui lui manque, il se voilà vêtu de pourpre et de soie; jeté sur la terre, il se réfugie d'abord dans un rocher, il le creuse, il le taille, il crée les monuments sonterrains de la Libye; puis passionné pour la lumière, il édifie ces monuments de l'Egypte qui nous étonnent; ensuite il élève le Parthénon. Désarmé, il fouille dans les entrailles de la terre; il y trouve le fer, il en bat, il en fait des armures; ne se trouvant pas assez puissant, il s'arme du feu; impatient de toutes limites, il s'élance sur les mers. Il construit, pour braver les éléments, des édifices flottants plus grands que ces temples.

Il parcourt la terre, recueillant des objets que ses prédécesseurs ont eu besoin. Il s'instruit. Il découvre que cette terre où il est né est un globe, il constate les lois qui l'unissent au reste du monde; il s'élève jusqu'aux secrets du Créateur. Il fait mieux que de s'instruire, il se dompte lui-même après avoir dompté la nature. Il devient le plus doux des êtres, après avoir été le plus violent et le plus féroce: il devient Vincent de Paul. Il s'adoucit même dans les combats: il devient un général Bayard, ce bon Desaix qui, blessé au combat de Kehl, se précipite sur le soldat qui l'avait frappé, non pour l'égorger, mais pour le couvrir de son corps et le défendre contre la fureur de ses propres soldats.

Voilà ce que devient cet être nu et barbare à l'origine, noble jouet du vent de la création, qui a commencé par n'être rien et qui finit par être tout. (Très-bien! très-bien!)

Quelle faculté Dieu lui avait-il donc donnée pour opérer ces merveilles? La pensée.

Dans notre jeunesse, nous avons entendu une parole amère prononcée par un esprit cependant généreux: "Le mal est plus fort que le bien ne fait de bien." S'il en était ainsi, le point d'arrivée de la civilisation ne serait pas à Paris, Londres, Genève ou Berlin; il serait sous l'équateur, au milieu des hordes sauvages, auprès de ce roi de Dahomey qui, pour honorer ses visiteurs étrangers, fait décapiter des centaines de nègres. C'est là le point de départ. Le point d'arrivée, ce sera ce qui résulte du progrès. Et qu'est-ce que le progrès? C'est la voix de la nation. (Murmures.—Approbation).

Eh bien, quels sont les moyens qu'emploie une pareille chose? Quand on parle de progrès, on ne parle pas de choses: d'abord, que je n'ai pas été assez clair, et ensuite que les vrais idées de liberté ont encore beaucoup de progrès à faire.

Je vais donc être plus clair. Vous auriez raison de protester si je disais que la presse d'un parti est la voix de la nation! Mais je n'entends pas une pareille chose.

Nierez-vous que la presse soit la voix de la nation en Angleterre? Mais il n'est pas un homme qui ne sache que les journaux anglais, et pour moi, c'est toujours dans cette presse que j'ai été chercher les tendances du pays, bien plutôt que dans les déclarations du gouvernement. Et, si vous voulez que je tout le monde à la parole, toutes ces paroles réunies représentent la voix de la nation. Or, de même que la voix d'un homme s'exprime lorsqu'il est sain et vigoureux, de même, la voix du pays, c'est à-dire la presse, s'élèvera lorsque le cœur du pays sera plus sainé.

Les circonstances où nous sommes, nous ne sommes pas encore à l'abri de toutes les crises de bonne heure. Dès ma jeunesse pourtant, j'étais préoccupé de l'ordre à un tel point, que j'ai toujours cru que la première condition de la liberté, c'est l'ordre. Mais il n'est pas, selon moi quelque chose qui ne s'est point passé chez la plupart de nos contemporains; j'en ai vu parmi eux de bien ardents, qui avaient été admirés de plus que moi, se sont corrigés, depuis. (On rit.) Moi, je suis devenu un peu plus libéral que je n'étais, et voici pourquoi:

En 1848, je me suis trouvé à Genève, où j'ai vu un portrait tuilé sur bois, du petit fils de Don Carlos, appelé Charles VI.

Londres, 20.—Les prisonniers abyssiniens étaient en sureté et en bonne santé le premier jour de l'an.

Une dépêche de Vienne dit qu'une circulaire secrète du bureau de l'intérieur prévient le clergé de ne pas fomenter le mécontentement.

La question de propriété du Lehigh a été décidée en faveur de l'évêque de Colombo.

L'encaisse à la banque d'Angleterre a diminué de $113,000.

Liverpool, 20.—Au soir.—Coton plus ferme et en hausse de 1/8. Mid. Orl. 12 1/2 d. Coton attendu 9 5/8 à 9 3/4. Mid. Orléans 10 3/8. Vendu aujourd'hui 20,00 balles.

La Havane, 19.—Le congrès de la Nouvelle-Grenade s'est réuni à Bogota et a proclamé Santiago Vélez président.

NOUVELLES DE NASSAU.

On a reçu des avis de Nassau du 13. Il y a eu un meeting de noirs dans lequel on a critiqué ouvertement le gouvernement qui ne sait pas dégager la colonie des difficultés causées par ses dépenses et ses prêts à l'Angleterre. Les blancs sont entièrement fidèles à la couronne britannique, mais inquiets à l'égard des nègres. Le général Ransom a fait l'ouverture de la législature avec succès.

Après avoir parlé du déficit dans le revenu, il a présenté quelques états de recettes et de dépenses et a laissé à la Législature le soin de faire des économies. Il a parlé des projets agricoles sur lesquels on avait beaucoup compté, qui échoué. Le commerce des éponges, des fruits et du sel est prospère.

NOUVELLES DE WASHINGTON.

Washington, 20.—Chambre.—Le comité des affaires étrangères a rapporté un bill concernant les Américains à l'étranger. Il donne aux citoyens naturalisés la même protection qu'aux natifs. Le président a refusé de faire des arrestations représailles.

M. Clarg, président du comité sur les chemins de fer du Sud, rapporte que de nouvelles fraudes ont été découvertes dans les comptes ministres l'ont été par la presse. Ce phénomène s'est produit pour deux raisons.

Du temps d'Elisabeth, de Cromwell, de Jacques II, la presse a été cruellement traitée. Le cercueil, la peine capitale étaient, ne sont-ce pas? les moyens employés pour faire taire la voix de la nation. Au même siècle, les condamnations s'adoucirent avec les mœurs. A l'époque de la Révolution française, il y eut un mouvement plus plein de mal que de bien ne fait de bien." S'il en était ainsi, le point d'arrivée de la civilisation ne serait pas à Paris, Londres, Genève ou Berlin; il serait sous l'équateur, au milieu des hordes sauvages, auprès de ce roi de Dahomey qui, pour honorer ses visiteurs étrangers, fait décapiter des centaines de nègres. C'est là le point de départ. Le point d'arrivée, ce sera ce qui résulte du progrès. Et qu'est-ce que le progrès? C'est la voix de la nation. (Murmures.—Approbation).

Eh bien, quels moyens l'homme a-t-il donc pour accomplir ces merveilles? La dispute, la dispute partout, sous des noms différents: la dispute dans les sciences, dans la philosophie, dans toutes les directions de l'activité intelligente; dans la religion elle même, la dispute encore, sous le nom de controverse; dans la politique, la dispute toujours, sous le nom de discussion. Et partout que la dispute est partout, on ne disputerait pas sur les intérêts des nations avec acharnement! Mais ce ne serait pas dans la nature! La discussion est la condition de toute société, non seulement sous le régne de la liberté, mais même dans les autocraties monarchies. Ne savez-vous pas tous, en effet, combien de conseils pourvus de bibliothèques de pamphlets du temps de la Fronde et des guerres de religion?

La dispute est donc la condition du progrès. Vous m'accorderez que la science doit être libre. Or, dans les affaires humaines, il y a la science et la discussion des intérêts quotidiens. La science se traite dans le silence, et telle théorie, interdite, dangereuse dans la presse quotidienne, se traite librement dans un livre. Vous ne pouvez pas empêcher les vérités, les idées, les différentes formes de gouvernement. Aussi, dans votre législation, vous distinguez entre la publication de la presse quotidienne et celle du livre; lorsque le livre a plus de dix feuilles, cent soixante pages, vous l'affranchissez du cautionnement, du timbre et de l'éditeur responsable.

En cela, vous n'avez pas fait plus que l'ancienne monarchie, qui avait laissé publier l'*Esprit des Lois* et le *Contrat social*, les monuments les plus hardis de l'esprit d'observation et de l'esprit de théorie. Or, je vous le demande, quel est le journal quotidien qui ait ému les hommes autant que ces deux livres?

Pour satisfaire à un besoin toujours croissant d'instruction, l'esprit moderne a créé un nouveau moyen de publicité, la presse quotidienne. Il nous faut tous les jours, tout ou tous les jours, nous par un homme ayant médité toute la nuit, par un grand nombre d'hommes éloignés les uns des autres, parlant de tout, de la guerre, de la paix, touchant aux personnalités; livre quotidien, fait sous le coup des événements, sur des renseignements trauvais de tous les points du globe par le vapeur, imprimé à vitesse par la vapeur, et franchissant l'espace avec la vélocité des électricité.

Or dit: Et vous voudrez que nous restassions dénoncé devant vous la toute puissance?

Démandez, non; je ne veux l'impunité pour personne. Si vous voulez la justice, je suis avec vous; mais prenez garde! Il faut en tracer les limites avec une extrême rigueur, sur s'exprimer avec mère contre les faibles, vous épargnez les puissants, vous arrivez à la violence, en donnant le spectacle d'une humiliante démonstration d'impuissance.

Je ne veux pas entrer dans les détails de la loi; nous y reviendrons en discutant les articles. Mais ce que je veux montrer, c'est le point où cette limite de la justice dont je parle et le point où vous essayeriez en vain de arrêter un esprit irréaistible qui fait laisser passer comme la justice de Dieu. (Nouvelles marques d'approbation sur quelques bancs.)

Il y a des précautions que je comprends.

(L'orateur entre ici dans l'examen des précautions qui lui paraissent nécessaires et il discute les mesures générales de la loi proposée.)

Vous êtes attaqués à une puissance immense (Rire sur ceux que vous et que nous-mêmes, celle du temps et celle de la presse. Restreinte, dites-vous, elle ne vous répondront non. Ce n'est pas qu'ils aient des fanatiques, mais ils n'ont d'autres opinions que celles que vous n'avez pas. (On rit.) Je fais ces individus, quoique j'aie toujours appris avec aux quelque chose, et je n'aimerais pas la liberté si elle n'était que la contradiction perpétuelle. Mais elle n'est pas cela.

Il faut, et je le dis avec respect, il faut que les princes de la terre se prennent leur parti: les nations veulent se gouverner elles-mêmes. (Nouvelle et vive approbation sur les mêmes bancs.) Quand on régna au Nord et à l'Orient, on a devant soi quelques années de répit. Qu'importe! Toutes les nations arrivent à revendiquer les libertés nécessaires, et, parmi elles, la liberté de la presse, car ces libertés sont inséparables.

Il faut que le citoyen n'ait pas à craindre un acte de brutalité: c'est la liberté individuelle.

Il faut qu'il connaisse les affaires de l'Etat. Comment connaîtra-t-il la vérité si la presse est enchaînée? (Bruit.) Je ne veux pas dire que la fait du Mexique! Non. Pourquoi, alors, parce que la presse n'est pas libre? —Bruit.

Les triomphes qu'on leur donne le goût des affaires publiques. La presse leur donnera la curiosité, puis le goût, puis le discernement.

Je violente discours ont été pr